

## HOMÉLIE 9

Qu'il ne faut monter les degrés ni du cirque ni des théâtres. Comme il avait causé de la tristesse à ses auditeurs, et que même, dans la réunion qui suivit ce dimanche, il les avait encore blessés pour avoir lui-même gardé le silence en laissant parler à sa place un évêque venu de la Galatie, il prononça cette homélie dans la grande église, prenant pour texte ce mot : «Mon père travaille jusqu'à cette heure, et je travaille aussi.»

1. Nous vous avons dernièrement touchés au vif en vous parlant des théâtres et des jeux équestres; or, cela même nous remplit de joie, et nous pouvons nous appliquer cette parole de l'Apôtre : «Qui me cause un sentiment de bonheur, si ce n'est celui qui s'afflige à mon occasion ?» (II Cor 2,2) Je vois un grand fruit résulter de cette tristesse. Les médicaments qui guérissent les ulcères font d'abord éprouver une vive douleur, et c'est ainsi qu'ils arrêtent la suppuration : de même la parole qui fait une douloureuse impression à l'âme de l'auditeur, détermine le commencement de sa guérison. Dans notre corps, la chair gangrenée ne sent ni le fer, ni l'action des remèdes, ni la cautérisation; aussi, quoi qu'on emploie, ne peut-elle revenir à la vie, dès qu'elle a perdu le principe et la base de toute guérison : celle qui sent l'action du fer, du remède ou du feu, pourra bientôt redevenir saine. La même chose a lieu par rapport aux âmes : quand elles ont perdu toute sensibilité, un changement n'est pas facile; quand elles savent s'humilier, se confondre et gémir sous le coup des reproches, c'est la meilleure garantie qu'elles se dégageront bientôt du vice. Voilà pourquoi le bienheureux Paul, qui ne l'ignorait pas, approuvait tant ceux qui savaient pleurer et se réjouissaient de leur douleur; tandis qu'il désespérait en quelque sorte de ceux qui n'éprouvaient rien : «Sans être affectés d'aucune tristesse, ils se sont livrés à l'impudicité, à toute espèce d'actions immondes, en même temps qu'à l'avarice.» (Ep 4,19) Qui ne sait pas gémir, quel moyen d'amendement possède-t-il encore ? il faut avant tout qu'il l'apprenne. Voyant à quel point vous possédez cette heureuse science, nous avons grand espoir en vous : puisqu'un seul entretien vous a fait saigner l'âme, vous a jetés dans de cruelles angoisses, dans l'abattement et la perturbation, il est évident que, si nous en ajoutons un ou deux encore, vous serez délivrés de toute infirmité. Et la preuve que je ne vous le dis pas par adulation, c'est vous qui la donnez, en rendant par votre conduite un témoignage éclatant à la vérité de mes paroles.

Après avoir ainsi souffert et ressenti de telles angoisses, vous nous avez présenté le dimanche suivant un plus magnifique spectacle, un auditoire plus nombreux, un redoublement d'attention et de zèle : vous étiez tous suspendus à nos lèvres, et nous rappelant les petits de l'hirondelle, quand ils tendent avec avidité la tête hors de leur nid. Puis, comme nous avons cédé la parole à notre frère venu de la Galatie, et que nous honorions, soit parce que les lois de l'Eglise ordonnent de recevoir ainsi les étrangers, soit à cause de ses cheveux blancs, voilà que vous vous retiriez avec les plus vives réclamations, manifestant votre peine, comme si depuis longtemps vous eussiez souffert la faim, soupirant après une voix : néanmoins si sévère; qui ne vous avait nullement ménagés, qui vous avait même causé de si vives angoisses : vous étiez comme un enfant que ni les reproches ni les coups ne peuvent éloigner de sa mère, qui la suit toujours en pleurant, s'attachant à sa robe, se traînant après elle avec des cris plaintifs. Aussi mon âme est-elle dans l'allégresse et ne puis-je vous dissimuler mon bonheur en prenant la parole au milieu de tant de douces affections, à la vue de toutes ces têtes invariablement tournées vers moi. Ce spectacle m'est plus doux, plus suave que la lumière du jour, je me sens vivre en m'adressant à des auditeurs aussi bienveillants, qui non seulement applaudissent, mais veulent se convertir; qui, loin de fuir devant les reproches, se réfugient auprès de celui qui les reprend.

Je vais donc vous parler avec un redoublement d'ardeur et de joie, en complétant aujourd'hui ce que je vous disais naguère; je laisse maintenant les reproches de côté, dans la crainte qu'en attaquant sans cesse la torpeur je ne m'expose à décourager le zèle. Garderions-nous d'ailleurs le silence, ce qui s'est passé hier suffirait amplement pour détourner du funeste amour des jeux hippiques ceux-là même qui les suivent avec le plus d'emportement et de frénésie. Le malheur arrivé dans l'hippodrome, cette scène sanglante a rempli la ville de deuil, les femmes accouraient avec de déchirantes clameurs, l'agora retentissait de lamentations, tandis qu'on transportait au milieu de la foule le malheureux que les chars avaient mis en lambeaux. Un homme qui devait le lendemain, comme je l'ai su, célébrer la fête de son mariage, quand tout était prêt pour cette joyeuse fête, ayant à traverser le cirque par l'ordre

du préteur, fut pris entre les chars qui luttèrent de vitesse; et c'est là qu'il a trouvé une mort violente et lamentable, la tête même ayant été tranchée, ainsi que les autres extrémités.

2. Voyez-vous les résultats de vos courses ? – Et que nous importe, me direz-vous peut-être, à nous qui sommes assis sur les gradins ? – C'est vous surtout que cela regarde; car, si vous n'accouriez pas avec tant d'empressement à de tels spectacles, ces malheurs n'arriveraient pas dans la lice. Je ne veux pas cependant revenir sur un pénible discours et raviver votre blessure; laissant ces réflexions à votre conscience, j'essaierai de compléter les idées dernièrement émises. Que disions-nous donc ? «Que le Christ est appelé fondement, parce qu'il supporte, maintient et coordonne tout.» (I Cor 3,11) Je veux maintenant vous le démontrer par une autre parole de l'Apôtre; après l'avoir dit, voici comment il s'interprète lui-même : «Comme il est la splendeur de la gloire de Dieu, le caractère de sa substance, portant tout par la puissance de sa parole, accomplissant par lui-même la purification, il est assis à la droite de la majesté suprême dans les hauteurs des cieux.» (Heb 1,3) Que signifie le mot porter dans ce texte ? Diriger, gouverner, disposer, conserver, soutenir. Non seulement il a tout fait passer du néant à l'être, mais encore il pourvoit à la conservation des choses créées, comme le Père lui-même. C'est ce que le Sauveur disait : «Mon Père travaille jusqu'à cette heure, et je travaille aussi.» Voilà pourquoi les Juifs s'acharnaient à le perdre, l'accusant de détruire le sabbat, et plus encore de déclarer qu'il avait Dieu pour Père, se disant égal à Dieu.

Où sont maintenant les hérétiques, ceux qui ruinent si follement leur salut, ne voulant pas que le Fils soit égal au Père ? Qu'ils écoutent le langage de l'Évangéliste; et quand je dis l'Évangéliste, j'entends le Christ qui donne l'impulsion à son âme : qu'ils écoutent et qu'ils soient confondus, qu'ils mettent un terme à leur frénésie. Les Juifs le poursuivaient, parce que lui-même se proclamait égal à Dieu; et les hérétiques étouffent d'indignation, parce que nous lui rendons cette même gloire, obéissant à ses propres enseignements. Mais cette affirmation, disent-ils, n'est ni de lui ni de l'Évangéliste; elle est simplement posée par les Juifs. – C'est là surtout ce qui vous accuse et vous condamne, que les Juifs l'aient compris malgré leur dépravation, et l'aient conclu de ses paroles, et que vous ne le voyiez pas, aveugles volontaires ! Ce n'est pas leur conviction qu'ils formulaient, c'est une conséquence qu'ils tiraient du langage même du Christ. Et pour vous convaincre que les Juifs ne parlaient pas en leur nom, que l'affirmation est bien celle de l'Évangéliste, ou plutôt celle du Christ, qui l'inspirait, comme je l'ai dit tout à l'heure, examinez attentivement les expressions : «Mon Père.» N'est-il pas évident pour tous, sans en excepter l'homme le plus dénué d'intelligence, que le Sauveur entend par ce mot s'approprier la filiation divine ? qu'en complétant ainsi sa pensée «... travaille, et je travaille aussi,» il insinue clairement l'égalité ? Il n'a pas dit : Lui travaille, et moi je le sers; il travaille, et je concours à son œuvre. Observez comment il s'est exprimé : «Mon Père travaille, et je travaille aussi.»

Vous le voyez donc, la sentence ne vient pas des Juifs, elle était déduite des paroles prononcées par le Christ. Si c'eût été là une fausse opinion émise, par les Juifs; s'ils l'avaient accusé de se faire égal à Dieu, tandis qu'il eût pensé le contraire; s'ils avaient interprété son langage dans un sens qu'il aurait repoussé, l'évangéliste n'eût certes pas laissé cette parole sans démenti, il l'eût condamnée d'une manière claire et formelle. Les historiens sacrés n'y manquent pas en semblable occasion, ni Jésus lui-même. Je vais essayer de vous le démontrer par un ou deux exemples. Quand le Christ énonce une pensée que les Juifs comprennent autrement qu'il ne l'a dite, l'Évangéliste rétablit aussitôt la vérité; et, pour que vous n'ayez aucun doute à cet égard, écoutez de quelle façon Jean s'en explique. Le jour où Jésus, entrant dans le temple et s'étant armé d'un fouet, expulsa les vendeurs, en leur disant : «Ne faites pas de la maison de mon Père une maison de négoce,» (Jn 2,16) les scribes et les pharisiens s'approchèrent et lui dirent : «Quel signe nous donnez-vous que vous avez le droit d'agir de la sorte ?» (Ibid., 18) Que leur répondit-il ? «Détruisez ce temple, et dans trois jours je l'aurai rebâti;» (Ibid., 19) ce qu'il entendait de son propre corps. Eux ne le comprirent pas de cette manière, et ce qu'ils dirent le prouvent bien : «On a mis quarante-six ans à construire ce temple, et vous le relèveriez en trois jours ?» (Ibid., 20) Ils parlaient du temple lui-même, de l'édifice matériel; et, dans le fait, on avait mis quarante-six ans à le construire après le retour de Babylone, par la raison que les ouvriers étaient souvent interrompus par les incursions des barbares : ce ne fut qu'après ce long temps que le temple fut terminé.

Ainsi donc, Jésus appliquait cette parole à son corps, laissant entrevoir la croix et la résurrection; car voilà bien ce que renferment ces mots : «Détruisez ce temple, et dans trois jours je l'aurai rebâti» Les autres l'entendaient de leur temple; d'où cette exclamation : «On a mis quarante-six ans à construire ce temple, et vous l'aurez relevé dans trois jours ?» L'Évangéliste ne passe pas cette parole sous silence; il la corrige en ajoutant : «Mais lui parlait

du temple de son corps.» (Ibid., 21) Au lieu de dire : Détruisez ce corps, il a dit : «Détruisez ce temple,» voulant ainsi montrer que Dieu l'habite : Détruisez un temple bien supérieur à celui des Juifs. Dans l'un réside la loi; dans l'autre le législateur lui-même : dans l'un, la lettre qui tue; dans l'autre, l'esprit qui vivifie : l'un possède la verge d'Aaron; l'autre, la verge de Jessé.

3. Dans une autre circonstance, après le miracle de la multiplication des pains, étant passé avec ses disciples sur la rive opposée, il leur tint ce langage : «Gardez-vous du levain des pharisiens et des sadducéens.» (Mc 8,14; Mt 16,6) L'entendant parler de levain, ils pensèrent qu'il faisait allusion aux pains; mais telle n'était pas son intention, il les mettait en garde contre la doctrine des pharisiens. Cette divergence entre sa parole et leur pensée, il la fait disparaître, en leur disant : «Êtes-vous donc encore, vous aussi, sans intelligence ? Ne vous souvenez-vous pas des cinq pains et du nombre de corbeilles que vous avez remplies, des sept pains et du nombre également de corbeilles ? Comment ne comprenez-vous pas qu'il est question non des pains, mais de la doctrine des pharisiens, afin que vous vous teniez sur vos gardes ?» (Mt 15,16) Voyez-vous de quelle manière l'Évangéliste d'abord, et puis le Christ lui-même corrigent une fausse opinion ? Il en est de même quand il s'agit de son égalité avec Dieu : si lui-même ne l'avait pas enseignée, si c'eût été là simplement une fausse conséquence que les Juifs eussent tirée de sa parole, l'Évangéliste n'aurait pas manqué de détruire ce soupçon, et de dire que les Juifs supposaient qu'il avait voulu se faire égal à Dieu, mais que Jésus n'avait rien affirmé ni démontré de semblable. Pour connaître par ses propres expressions ce qu'il voulait graver dans l'intelligence des hommes, reprenons le discours de plus haut, et voyons ce dont il voulait se défendre dans cette occasion.

De quoi était-il accusé ? De travailler le jour du sabbat : «Les Juifs le poursuivaient, est-il dit dans l'Évangile, parce qu'il faisait de telles œuvres le jour du sabbat.» Quelles œuvres ? Il avait guéri le paralytique, en lui donnant l'ordre d'emporter son lit et de s'en aller dans sa maison. On interrogeait cet homme, on lui demandait quel était celui qui donnait de tels ordres le jour du sabbat; il répondit : «Celui-là même qui m'a guéri, m'a dit : Prends ta couche, et va-t-en dans ta maison.» Irrités de cette conduite, ils le poursuivaient comme coupables d'avoir profané le jour du repos et renversé la loi de fond en comble. Que dit le Christ pour sa justification ? «Mon Père travaille jusqu'à cette heure, et je travaille aussi.» Certes, il eût pu dire bien d'autres choses s'il avait voulu simplement se défendre, et non manifester son égalité. Il n'était pas sans exemple que le repos du sabbat eût été méconnu, et d'abord dans la prise de Jéricho. Comme les Hébreux voulaient forcer les murailles, il leur fut ordonné d'en faire le tour pendant sept jours consécutifs au son des trompettes; et c'est ainsi que les murailles furent renversées. Or, il est évident pour tous que dans ce nombre devait nécessairement se trouver le sabbat, de quelque façon qu'on fasse le compte. Le sabbat ne fut donc pas alors observé. Il était encore prescrit dans la loi que tout homme serait circoncis le huitième jour; de là l'obligation, quand un enfant était né le jour du sabbat, de le circoncire le sabbat suivant. Les prêtres le méconnaissaient avec encore plus de liberté, puisqu'il leur était ordonné d'offrir ce jour-là des sacrifices; car, dans une immolation, il fallait dépouiller la victime, allumer le feu, placer l'offrande sur l'autel, porter de l'eau, fendre du bois, retirer les cendres, faire beaucoup d'autres travaux contraires au repos du sabbat.

Ajoutez que la création elle-même manque à cette loi : le soleil travaille le jour du sabbat, la lune poursuit sa course, le chœur varié des astres répand son éclat, les vents soufflent, les sources jaillissent, les fleuves coulent, la mer s'agite, la terre produit, la fécondité des plantes et des animaux ne s'arrête jamais, pas plus que celle de l'espèce humaine. Quand une femme doit enfanter dans le jour du sabbat, les lois de la nature ne sont pas suspendues, que je sache, et n'attendent pas que ce jour soit passé pour suivre leur cours; elles s'accomplissent à toute heure sans distinction. Les célestes puissances s'occupent elles-mêmes le jour du sabbat, et ne laissent pas de remplir leur ministère. Pourquoi donc, je vous prie, quand il avait tant de moyens de défense, n'en a-t-il mis aucun en avant ? pourquoi n'a-t-il pas dit, par exemple : Pouvez-vous bien m'accuser de violer le sabbat, quand les prêtres le méconnaissent à Jéricho et le méconnaissent encore dans le temple ? Osez-vous formuler contre moi cette accusation, quand le soleil et la lune, tous les astres, toutes les créatures, celles de là-haut et celles d'ici-bas, s'affranchissent de ce précepte ? Non, il ne dit rien de semblable; laissant tout cela de côté, il va droit au Père, et vous avez entendu ce qu'il dit : «Mon Père travaille, et je travaille aussi.» Il ne se borne donc pas à se défendre, il veut attester l'égalité d'honneur. Au lieu de dire : Je travaille, comme travaille la nature elle-même; ne voulant pas descendre au rang des créatures, il a dit : Je travaille, parce que mon Père travaille. C'était déclarer qu'il avait même substance et même pouvoir.

4. Il ne se justifie pas comme s'il était au rang des créatures, mais bien comme le vrai Fils de Dieu. Pour vous montrer que ce ne sont pas ici de simples conjectures, je vous rappellerai que les disciples un jour violèrent aussi le sabbat, lorsqu'ils enlevèrent les épis pour apaiser leur faim. Or, les Juifs étant venus les dénoncer au Maître, en lui disant : Ne voyez-vous pas ce qu'ils font le jour du sabbat ? il ne mentionne nullement le Père; mais voici ce qu'il dit : « N'avez-vous pas lu ce que fit David quand il éprouva la faim ? comme il entra dans le tabernacle et mangea les pains de proposition, quoiqu'il ne lui fût pas permis d'en manger pas plus qu'à ses compagnons ? N'avez-vous pas lu que les prêtres dans le temple manquent au sabbat, sans que ce soit une faute ? » (Mt 12,3-5) Ainsi donc, quand il explique la conduite de ses serviteurs, ce sont des serviteurs qu'il propose en exemple; quand il s'agit de sa conduite à lui, c'est le Père. Quelquefois, à la vérité, il emploie d'autres moyens de défense, comme lorsqu'il dit : «L'homme reçoit bien la circoncision; et vous vous indignez contre moi de ce que j'ai guéri l'homme tout entier, le jour du sabbat ? » (Jn 7,23) et dans une autre occasion : «Quel est celui d'entre vous qui ne détachera pas sa brebis ou son boeuf ? » (Lc 13,15) Mais rien là ne doit nous surprendre; car il ne parle pas toujours comme Dieu, parfois il parle aussi comme homme, étant tout ensemble homme et Dieu. Il s'exprime ici dans la plénitude de sa dignité : «Mon Père travaille jusqu'à cette heure, et je travaille aussi.» De là l'observation de l'Évangéliste, que les Juifs le poursuivaient, non seulement parce qu'il détruisait le sabbat, mais encore parce qu'il déclarait Dieu son Père, se faisant égal à Dieu.

Volontiers je poserai cette question à l'hérétique : Affirmait-il que Dieu fût son Père, ou ne l'affirmait-il pas ? Était ce là l'opinion des Juifs, ou bien la déclaration du Christ ? Quelque impudent que soit notre adversaire, force lui sera de reconnaître la vérité. En disant : «Mon Père travaille jusqu'à cette heure, et je travaille aussi,» détruisait-il le sabbat ou ne le détruisait-il pas ? Il est manifeste qu'il le détruisait. Je travaille, a-t-il dit, et le Père travaille. Ni la solution du sabbat, ni l'égalité du Christ avec le Père ne peuvent donc être considérées comme l'opinion des Juifs; c'est le Christ lui-même qui les affirme. Comment dès lors prétendez-vous que l'une de ces choses est enseignée par le Christ, tandis que l'autre est soupçonnée par les Juifs ? l'une n'est-elle pas la conséquence de l'autre ? Ne sont-elles pas étroitement unies et proclamées de la même manière par l'Évangéliste ? En effet, c'est toujours lui qui parle et qui développe l'enseignement du Christ. A propos des accusations élevées par les Juifs, ils déclarent qu'ils le poursuivaient, je le répète, non seulement parce qu'il portait atteinte au sabbat, mais encore parce qu'il disait Dieu son Père, se faisant égal à Dieu.

C'en est assez pour réfuter les hérétiques, et nous pourrions nous en tenir là; mais, si de plus vous désirez apprendre quelle est l'œuvre accomplie par le Père, et celle accomplie par le Fils, je vous dirai que c'est la conservation de toutes les créatures, le gouvernement incessant de l'univers. Tout ce que nous voyons fut créé dans l'espace de six jours, «et Dieu se reposa le septième;» (Gen 2,2) l'action de la providence ne connaît pas de repos; et c'est cette providence que le Christ appelle une opération, quand il dit : «Mon Père travaille, et je travaille aussi,» pourvoyant à tout, en ayant soin, ne laissant rien tomber dans le désordre ou rentrer dans le néant. La saine doctrine nous étant transmise et démontrée, mettons notre conduite au niveau de notre foi, puisque la science du dogme ne suffit pas pour le salut, et qu'il y faut de plus une vie irréprochable; si bien qu'en rendant de toute façon gloire à Dieu, nous obtenions les biens promis. A lui gloire et puissance dans les siècles des siècles. Amen.